

Examensarbete

Mémoire de licence

Jeux de Rubans par Emna Belhaj Yahia et Les Intranquilles d’Azza Filali

Författare: Nadia Ben Amara Jonsson

Handledare: André Leblanc

Examinator: Mattias Aronsson

Ämne/huvudområde: Franska

Kurskod: FR2028

Poäng: 15

Ventilerings-/examinationsdatum:

Vid Högskolan Dalarna har du möjlighet att publicera ditt examensarbete i fulltext i DiVA. Publiceringen sker Open Access, vilket innebär att arbetet blir fritt tillgängligt att läsa och ladda ned på nätet. Du ökar därmed spridningen och synligheten av ditt examensarbete.

Open Access är på väg att bli norm för att sprida vetenskaplig information på nätet. Högskolan Dalarna rekommenderar såväl forskare som studenter att publicera sina arbeten Open Access.

Jag/vi medger publicering i fulltext (fritt tillgänglig på nätet, Open Access):

Ja

Nej

Résumé.

Ce mémoire a pour ambition d'être une critique littéraire avec une optique qui se veut socio-féministe de *Jeux de rubans* par Emna Belhaj Yahia et *Les intranquilles*, d'Azza Filali. Les romans traitent de la Révolution de jasmin en Tunisie. Les deux femmes de lettres examinent dans leurs romans respectifs les thèmes de l'émancipation, de l'avenir de la femme tunisienne et de l'éducation dans une société en pleine métamorphose. Dans *Jeux de rubans* et *Les Intranquilles* sont abordés les thèmes du malaise et de l'angoisse mentale dans une société turbulente et changeante avec l'incertitude de l'avenir de la Tunisie. Les questions principales sont comment ces écrivaines traitent les thèmes centraux du port du voile, de l'émancipation de la femme tunisienne, du divorce et comment ces thèmes sont liés à la Révolution de jasmin. Emna Belhaj Yahia et Azza Filali traitent toutes les deux de la lutte de la femme sous son aspect psychologique et ses effets sur la famille proche face aux événements autour de la Révolution. Les mouvements politiques sont symbolisés dans une certaine mesure à travers les habits des personnages principaux.

Abstract.

This thesis is a literary study based on feminist-social theories of the novels *Jeux de rubans* by Emna Belhaj Yahia and *Les Intranquilles* by Azza Filali. The books both analyse the Jasmine revolution in Tunisia. The authors examine the future role of the Tunisian woman and her continuous emancipation and education in a society that is metamorphosing into something new. Both authors study mental troubles and the stress that follows and with an uncertain future of Tunisia. *Jeux de rubans* and *Les Intranquilles* examine the themes of discomfort and anxiety that come with living in a turbulent, changing society and with an uncertainty of the future. The principal questions are: how the writers treat the central themes of wearing a veil, the emancipation of the Tunisian woman, the divorce and how these themes are connected to the Jasmin revolution? Emna Belhaj Yahia and Azza Filali portray the female struggle through women's psychological angle and the effect on the closest ones during the time of the revolution. The political movements are to an extent symbolized by the clothes worn by the main characters.

Mots-clés : voile, cause féminine, Emna Belhaj Yahia, Azza Filali, Révolution de jasmin, changements sociaux et politiques, francophonie.

Table des matières

1. Introduction.....	4
2. La Tunisie et les événements qui ont précédé la Révolution de jasmin....	6
2.1. Le port du voile comme symbole d'opposition.....	7
3. Écrivains tunisiens de langue française.....	9
3.1. L'autonomie littéraire et la censure en Tunisie.....	10
4. Azza Filali.....	13
4.1. Les intranquilles.....	13
5. Emna Belhaj Yahia.....	18
5.1. Les œuvres d'Emna Belhaj Yahia.....	19
5.2. Jeux de rubans.....	19
6. Vêtements et apparence physique dans Jeux de rubans et Les intranquilles.....	23
7. Conclusion.....	25
8. Bibliographie.....	28

1. Introduction.

L'élément déclencheur du Printemps arabe fut la Révolution de jasmin en Tunisie qui a vu le jour en décembre 2010 et qui a duré jusqu'en février 2011. Depuis longtemps, politique et changements sociaux ressortent dans la littérature. En ce qui concerne la situation en Tunisie, les thèmes comme la question féminine, la politique et les changements sociaux, au niveau institutionnel mais aussi sur le plan privé des Tunisiens, sont intéressants à étudier. En Tunisie comme dans plusieurs pays postcoloniaux, de régime dictatorial, ou même post-dictatorial, la littérature et la politique sont étroitement liées, à tel point que parfois la littérature devient la politique. Les liens entre les romans et la société, bien que complexes, n'en demeurent pas moins fascinants.

Ce mémoire est une analyse littéraire portant sur deux romans qui traitent des événements sociaux. Il aborde d'une part le contexte politique de la Tunisie alors en pleine mutation et d'autre part l'ampleur du féminisme tunisien, basé sur deux œuvres : *Jeux de rubans*, par Emna Belhaj Yahia et *Les Intranquilles* de Azza Filali - deux écrivaines féministes tunisiennes. Autrement dit, il s'agit d'une analyse littéraire portant sur deux œuvres littéraires qui focalise sur la situation politique et sociale de la Tunisie révolutionnaire. Cette démarche va se concentrer sur les questions des classes sociales, de genre et de la marginalité socio-économique.

Emna Belhaj Yahia et Azza Filali sont toutes deux engagées dans la question du droit des femmes tunisiennes. Les deux romancières écrivent sur les changements sociaux et politiques qui ont eu lieu à l'époque de la Révolution de jasmin. Dans un pays comme la Tunisie, qui a connu plusieurs colonisations, la plus récente étant le fait de la France, l'indépendance a mené l'Etat à conduire une politique de féminisme institutionnalisé et à imposer une censure littéraire.

Plus récemment le pays a vécu une révolution, mais bien que plutôt paisible, celle-ci a été suivie par une période d'insécurité avec l'élection du parti islamiste Ennahda au pouvoir. C'est alors que la garantie des droits de la femme tunisienne se retrouva mis en question et que l'avenir de toutes les structures sociales et politiques, jusque-là veillant au respect des libertés fondamentales de tout un chacun, se retrouva en péril.

Le féminisme a une longue histoire en Tunisie, au point même d'avoir été institutionnalisé par l'État qui a su se montrer intolérant envers les organisations religieuses jusqu'à interdire le port du voile dans les espaces publics. Par ailleurs, les femmes tunisiennes ont obtenu le droit de vote dès l'année de l'indépendance en 1956. Emna Belhaj Yahia et Azza Filali sont toutes les deux nées juste avant l'indépendance, ce sont donc des produits de cette époque du féminisme, de la modernisation et de l'émancipation de la femme tunisienne. Le féminisme n'est depuis longtemps plus un sujet tabou en Tunisie. Nos deux écrivaines sont intéressantes à plusieurs titres : elles ont toutes les deux lutté pour les droits des femmes, elles ont décrit les événements de la Révolution de jasmin à travers le spectre du féminisme. Les deux romancières sont toutes deux porteuses des valeurs de la littérature d'expression française ; les romans décrivent des événements récents qui ont touché la Tunisie pendant la révolution. Le 14 janvier 2011 la manifestation de Tunis a rassemblé des milliers des personnes derrière le slogan « Ben Ali dégage ! Le soir même le dictateur déchu s'envole pour l'Arabie saoudite » (Allal & Geisser 2011 :67) Les deux écrivaines nous apportent d'une manière claire leurs témoignages sur les événements qui ont précédé la Révolution de jasmin, dont la conséquence a été la chute du régime autoritaire de Ben Ali.

L'histoire *Les Intranquilles* se déroule entre février et octobre 2011, tout de suite après la révolution tunisienne, alors que le pays traversait une période trouble. Les thématiques les plus importantes tournent principalement autour des bouleversements du pays affectant les institutions d'État ainsi que les vies individuelles des personnages. *Jeux de Rubans* se passe juste avant la Révolution de jasmin. Les thématiques les plus importantes sont le port du voile, les changements sociaux et les tendances politiques plutôt conservatrices qui se manifestent dans les habits et des valeurs traditionnelles dans un pays qui autrefois connaissait un féminisme d'État.

Les questions principales que nous aborderons sont : comment ces deux écrivaines traitent ces thèmes sociaux qui sont d'une importance centrale dans leur œuvre, le port du voile, l'émancipation de la femme, le divorce et les changements sociaux qui sont issus de la Révolution de jasmin ayant précédé le Printemps arabe ? Comment ces thèmes liés à la révolte sont-ils décrits dans les deux romans ? Est-ce que les deux femmes de lettres attachent autant d'importance aux mêmes thèmes ou bien y-a-t-il des différences ? Comment abordent-elles la question du voile et du divorce ? Dans quelle mesure *Les Intranquilles* et *Jeux de*

Rubans reflètent-ils les problèmes de la société tunisienne, en particulier celui de la situation de la femme ?

Encore une fois, le voile, le divorce, l'émancipation de la femme et la condition féminine occupent un rôle si important dans la narration qu'une étude du genre nous apparaît comme inévitable. Des articles et des thèses à propos du rôle de la femme tunisienne/maghrébine ont été analysés, comme « Sovereignty from below », par Imen Yacoubi, qui discute le féminisme tunisien aussi bien que le rôle de l'État dans l'émancipation de la femme ; « Les écrivains maghrébins francophones et l'Islam » de Alexandra Gueydan-Turek discute le sujet des écrivains qui ont choisi de s'exprimer en français dans un contexte plutôt maghrébin, tandis que Mounira Chatti traite le sujet de point de vue politique dans « Une question politique, Masculin/féminin ». Catherine Gravet a fait des recherches littéraires sur des écrivains francophones dans ; « Comment la folie vient aux femmes. Personnages de folles dans quelques récits de Maghrébines : d'Isabelle Eberhardt à Leila Marouane ». Abir Kréfa est une sociologue tunisienne qui a écrit sur l'autonomie des écrivains tunisiens et le contrôle étatique sur les publications littéraires dans « La quête de l'autonomie littéraire en contexte autoritaire : le cas des écrivains tunisiens ». Maryam Ben Salem exerce à l'université de Sousse en Tunisie où elle enseigne les sciences politiques et elle a écrit « Le voile en Tunisie. De la réalisation de sa résistance passive ».

Pour comprendre comment Emna Belhaj Yahia et Azza Filali s'attaquent aux changements politiques, sociaux et sur le plan individuel des Tunisiennes, nous avons étudié l'histoire moderne de la Tunisie, c'est-à-dire après l'indépendance de la France. Nous allons examiner le féminisme étatique qu'a conduit le premier président de la république Habib Bourguiba et comment le port du voile est devenu un symbole de résistance contre le régime. Emna Belhaj Yahia et Azza Filali écrivent toutes les deux en langue française, avant la Révolution de jasmin les écrivains, les journalistes et les maisons de publication étaient contrôlés par l'État tunisien, en conséquence un nombre d'oeuvres a été publié en langue française. Ensuite les deux romans, *Les Intranquilles* et *Jeux de rubans* sont analysés.

2. La Tunisie et les événements qui ont précédé la Révolution de jasmin

La révolution a commencé le 14 janvier 2011. Dès octobre de la même année, le parti politique islamiste Ennahda, de retour au pays après l'exil, a remporté les élections. Il y avait un sentiment d'inquiétude chez plusieurs groupes dans la société tunisienne. Selon Yacoubi

ces groupes avaient peur que les droits des femmes se voient restreints ou risquent même de disparaître (Yacoubi 2016:255).

2.1. Le port du voile comme symbole d'opposition

En 1956 - année de l'indépendance - l'État s'est proclamé champion de la cause des femmes. Avec un féminisme d'État ayant pour but l'émancipation de celles-ci, le Code du Statut Personnel – (CSP) veillait à la bonne application du droit des femmes face aux traditions de l'époque. Avec cela l'État s'attendait en échange du soutien politique et surtout de votes des femmes. Habib Bourguiba – le premier président du pays après l'indépendance – est même allé plus loin en interdisant le port du voile dans les espaces publics, les universités, les écoles et tous les bâtiments administratifs.

D'après Yacoubi, le code du CSP a permis l'abolition des tribunaux religieux islamiques et rabbiniques, le divorce est devenu légal et un âge minimum pour se marier a été défini (Yacoubi 2016 :257). En réponse à une politique qui s'opposait simultanément aux traditionalistes et aux religieux, le port du voile est presque devenu un signe d'opposition contre le régime de Bourguiba dans certains groupes, un régime qui avait pour but de moderniser le pays. Le port du voile devenait pour certaines femmes un signe d'héroïsme pieux, une soumission pas aux hommes mais à Dieux. Contrairement aux croyances populaires (occidentales), le port du foulard n'est pas nécessairement un acte de soumission mais parfois un acte de défiance. Mais l'autre image véhiculée est que les femmes tunisiennes vivent dans un des régimes les plus progressistes par rapport à l'émancipation de la femme dans la région. Les tunisiennes séculaires, lettrées étaient louées par l'État de tirer leur confiance en soi et leur émancipation grâce au CSP. Yacoubi plaide que le CSP se concentre sur le droit de la famille avant tout. Le féminisme d'état était une réforme 'de haut en bas' qui a été implantée avant le système électoral.

Dans les autres pays du Maghreb, les tribus contrôlent les droits des femmes contre leur émancipation (Yacoubi 2016 :258). Cela n'était pas le cas en Tunisie. Bourguiba s'est félicité d'avoir forgé un peuple, une nation constituée d'un grand mélange de tribus et de clans. L'État tunisien revendiquait la suppression du port du voile au point de persécuter et harceler les femmes qui portaient le voile ou qui décidaient de rejoindre une organisation islamiste, tout cela au nom de la modernisation. C'est dans ce sens que cette forme de persécution a

transformé le symbole du port du voile, qui est devenu un symbole de résistance contre le gouvernement.

The state perceived donning the headscarf or joining an Islamist organization as a threat to that project. As Maryam Ben Salem demonstrates, the systematic persecution of women wearing the headscarf transformed the headscarf from an expression identity to a sign of passive resistance against the state (Yacoubi 2016 :259).

Les femmes étaient fort visibles et engagées pendant la révolte de 2011, mais durant la période de transition elles étaient plutôt invisibles, exclues des autres groupes de protestation.

Le dédain qu'il y avait à l'époque par rapport au voile est aujourd'hui un symbole d'idéalisation. Dans les années 1990, les femmes qui à l'époque s'habillaient de façon moderne commençaient à s'habiller d'une manière moins occidentalisée et plus traditionnelle et le port du voile était idéalisé et devenait synonyme d'une protestation contre l'État et les valeurs occidentales. Les critiques du CSP, d'après Yacoubi, disent que les normes n'étaient pas claires (Yacoubi 2016 :261). Ces critiques misent sur la modernité et le statut personnel, mais étaient basées sur des 'ijtihad', les raisonnements basés sur les lois islamiques. Les femmes tunisiennes sont sous-représentées dans les positions gouvernementales même à notre époque, mais il est indéniable que Bourguiba en son temps a donné l'accès public aux femmes, mais cela n'a pas empêché la Tunisie de rester une société patriarcale incontestable.

Dans les années 1970-1980, une génération de femmes apparaît proclamant un retour des valeurs et traditions musulmanes, et rejetant le féminisme autoproclamé par l'État. Plusieurs de ces femmes supportaient le Mouvement en exil d'Ennahda, qui s'opposait à l'État pour ces restrictions concernant les libertés religieuses. Ben Ali, était accusé d'instrumentaliser sur les droits de femmes pour cimenter ces alliances avec les pays occidentaux et de détourner l'attention des atteintes aux droits humains (Yacoubi 2016 :264).

Les femmes, depuis la lutte pour l'indépendance, ont été fort engagées non seulement pour les questions des femmes mais aussi contre les injustices sociales et politiques. Pendant la Révolution de jasmin, les femmes ont été autant actrices que les hommes dans des rôles aussi divers allant de leur participation dans les manifestations, jusqu'à la mère supportant ses enfants révoltés, en passant par les blogueuses, journalistes ou avocates. Le rapport fait par l'Instance Vérité et Dignité (IVD) en Tunisie a conclu que la police ciblait les femmes

pendant les révoltes et utilisait la violence sexuelle pour les intimider. Cet abus a été utilisé d'une manière systématique et comme forme de torture (Yacoubi 2016 :267).

La révolution de 2010-2011 a fait apparaître l'exclusion des femmes des postes importants du pouvoir politique et aussi bien le grand nombre de violences domestiques faites aux femmes, ce qui mit au jour l'inégalité des femmes tunisiennes (Yacoubi 2016 :255). Les femmes tunisiennes se sont opposées au harcèlement sexuel, au mariage précoce et à la mutilation génitale, un effet peut-être non seulement dû au rapport de l'IVD, mais aussi à l'action de femmes comme Amina Sboui, membre du mouvement FEMEN, qui s'est fait arrêter par la police après avoir écrit le mot FEMEN dans un cimetière et qui a posté une photo d'elle seins nus sur Facebook. Quand Sboui s'est fait arrêter, la société tunisienne s'est divisée, certains groupes ont demandé sa libération mais d'autres se sont tus. Le fait est que les femmes tunisiennes ou bien les femmes globalement, ont toujours utilisé leur corps pour protester, en se « dé-voilant » il y a soixante ans ou en apparaissant déshabillées sur les médias sociaux de nos jours (Yacoubi 2016 :269). C'est-à-dire que le port du voile peut bien être un signe de résistance contre un État laïc et dû à des événements qui dépassent les frontières de la Tunisie, la chute du pouvoir de Shah de l'Iran et le retour de Aytollah Khomeini. Le « dé-voilement » peut bien être interprété comme un signe de résistance contre une majorité traditionnelle. La Tunisie qui a connu un féminisme d'État reste tout de même un pays musulman, patriarcale, qui tolère mal un corps nu sur les médias sociaux comme dans le cas de l'activiste Sboui. Deux phénomènes contradictoires qui peuvent cohabiter dans le même pays aussi bien dans la même famille : il n'est pas rare qu'au sein de la même famille, qu'il y ait deux sœurs qui ont deux visions divergentes, l'une porte le voile traditionnel et l'autre s'habille d'une manière plus audacieuse.

3. Écrivains tunisiens de langue française

Les romans tunisiens sont moins connus que les romans marocains ou algériens. Le romancier tunisien le plus connu est probablement Albert Memmi qui a fini par s'identifier plutôt comme Français que comme Tunisien. Ahmed Mahfoud, professeur de littérature francophone à la faculté des Sciences Humaines et Sociales de Tunis, a fait valoir que les écrivains tunisiens de langue française n'ont pas la même pression que les Algériens qui eux, ont fait la guerre avec la métropole avant leur indépendance. Les Tunisiens ne sont donc pas entièrement tournés vers la France : « La colonisation n'a pas été aussi tragique qu'en Algérie

ni aussi enracinée qu'au Maroc, cela épargne au Tunisien d'avoir une conscience très conflictuelle de ses rapports à l'ancienne métropole » (Mahfoudh 2002 :89).

3.1. L'autonomie littéraire et la censure en Tunisie

La Tunisie n'est pas un pays homogène, il a été de temps en temps conquis : il y a des chrétiens, des berbères, des traces de culture punique, arabo-islamique et méditerranéenne et le multiculturalisme est une composante essentielle de la thématique du roman tunisien. Mahfoudh constate que les écrivains tunisiens de langue française sont soit installés à l'étranger dans des postes universitaires, soit dans des fonctions diplomatiques. Les écrivains tunisiens de langue française qui sont au pays sont aussi bien des avocats, des universitaires ou des anciens hauts fonctionnaires (Mahfoudh 2002 :90).

Catherine Gravet, qui a fait beaucoup de recherches littéraires sur des écrivaines francophones, arrive à la conclusion que les écrivaines et surtout les femmes du Maghreb, qui sont invisibles depuis longtemps, trouvent un refuge dans la langue française. Cette langue de l'ancien colonisateur se développe alors en une langue de liberté qui permet aux Maghrébines de s'exprimer plus librement qu'en arabe. Les femmes maghrébines ont par tradition opté de s'exprimer dans la langue française pour pouvoir librement exprimer les thèmes du corps, de la sexualité, de l'éducation et de l'émancipation de la femme ou bien ceux touchant à l'aspect social et politique (Gravet 2017 :133).

Abir Kréfa, sociologue tunisienne, a écrit un article sur l'autonomie des écrivains tunisiens. Elle compare les caractéristiques de la littérature tunisienne à celle des écrivains belges, suisses ou bien québécois pour qui le français est utilisé comme langue quotidienne par rapport aux pays comme le Maghreb où seulement « les élites intellectuelles et les classes moyennes » l'utilisent (Kréfa 2013:397). Pour ce qui est de l'arabe littéraire, il est enseigné dans les études supérieures et est utilisé dans la presse et la littérature où l'accès est réservé à ceux qui ont été scolarisés. Kréfa décrit les années juste après l'indépendance comme un univers littéraire sous contrôle total de l'Etat. Cela a pris jusqu'aux années 1980 pour que la Tunisie voie des maisons d'édition privées s'établir et que ce contrôle s'affaiblisse.

La liaison entre l'État et le monde littéraire entre 1956 et les années 1980 était très étroite : « les quatre principales revues culturelles et/ou littéraires sont soit éditées par l'État, soit

dirigées par des hommes politiques qui sont aussi des hommes de lettres » (Kréfa 2013:398). Officiellement la censure n'existait pas en Tunisie car la Constitution de 1959 déclarait la liberté de la presse et d'opinion. Cependant, un certain nombre d'œuvres ont tout de même été interdites de temps à autres. Kréfa dit que la censure peut être associée à la prise en compte des thèmes qui sont socialement et politiquement tabous. Elle justifie ce fait par le cas de Frej Lahour qui a eu des problèmes car elle mettait en scène des rapports sexuels entre les personnages de ses romans et a vu ses romans interdits moins d'un an après leur publication. Il était également courant de censurer quelqu'un si ses relations familiales et leurs liaisons passées, voire leur soutien à l'opposition en faveur d'Ennahda dérangeaient. « Certains auteurs, alors même que ni leur positionnement politique, ni le contenu de leurs ouvrages ne sont tenus pour un problème, ont vu leurs écrits interdits au motif qu'ils ont, dans leur entourage familial, 'un frère, ou 'un cousin ; lié à l'organisation clandestine Ennahda » (Kréfa 2013 :400).

À partir de l'année 1985, les maisons d'édition privées se sont installées à Tunis, mais même ces maisons d'édition étaient fortement liées à l'État et recevaient parfois son soutien financier. Les subventions étaient attribuées de façon perverse. En effet, recevaient le plus souvent des subventions les maisons d'édition qui publiaient surtout des livres qui allaient dans le sens des intérêts de l'État. Cette méthode était un autre mode de contrôle de la production littéraire. Kréfa dit que même si c'est possible de comparer le système tunisien à celui des anciens régimes communistes, les écrivains tunisiens étaient moins contrôlés, « on ne trouve, en Tunisie, nulle tentative d'imposition par les élites politiques d'un modèle artistique et les gratifications matérielles possibles sont également bien plus faibles que celles qui s'offraient aux écrivains vivant en régime communiste » (Kréfa 2013: 401).

Le résultat fut que des écrivains prennent une position plutôt favorable envers le régime totalitaire et contrôlant. Il y avait pourtant une opposition et en 2001 six écrivains ont fondé la L.E.L. (la Ligue des Écrivains Libres) pour protester contre la censure. Pendant une courte période de trois mois, ils sont parvenus à publier des listes établies par l'État où figuraient les noms des artistes qui avaient subi la censure, avant qu'ils ne se retrouvent eux-mêmes dans le viseur des organes de censure ; les six écrivains ont tous été au moins une fois incarcérés pour avoir critiqué le régime absolu de Ben Ali et par ailleurs ils ont tous écrit des œuvres qui ont été interdites. Après cette brève période, la L.E.L. a organisé des rencontres publiques où des auteurs pouvaient présenter et discuter de leurs œuvres et de la censure. Ces réunions ont

eu lieu dans les grandes villes comme Tunis, Monastir, Sfax et Kairoun. En 2004, les forces policières étaient souvent présentes, voire même menaçantes, pour empêcher que des rassemblements publics aient lieu. (Kréfa 2013:403).

Abir Kréfa expose trois tabous qui réapparaissent dans la société tunisienne : la sexualité, la politique et la religion (Kréfa 2013 :404). D'après Kréfa, une œuvre moderne tunisienne est constituée d'un contexte social où le mariage hétérosexuel demeure la norme sociale mais qui donne voie aux personnages à la sexualité libérée. La Tunisie est un pays avec une identité basée sur l'islam, donc les œuvres qui décrivent des personnages athées, ou qui critiquent l'islam sont très difficilement acceptées dans la plupart des milieux tunisiens, et ce même parmi les couches sociales les plus ouvertes.

Dans *Les Intranquilles* il y a tous les éléments qui constituent un roman tunisien moderne : le mariage hétérosexuel et malheureux, des personnages homosexuels, des prostituées. La politique est omniprésente car l'histoire a lieu en pleine Révolution du printemps arabe ; l'aspect religieux est aussi bien là. Le roman d'Emna Belhaj Yahia, *Jeux de rubans* est aussi un roman moderne selon les critères d'Abir Kréfa : il est vrai que Frida, le personnage principal, ne vit pas une vie dans un mariage hétérosexuel, mais elle a été une fois mariée. Étant une femme moderne, elle est divorcée et, qui plus est, elle a un nouveau partenaire depuis plusieurs années. Les aspects religieux et politiques sont aussi bien présents dans le roman entier, surtout la question du voile et le futur rôle de la femme tunisienne.

Aujourd'hui la situation des maisons de publication est différente d'avant la révolution. Dans un article dans *Words without Borders*, le fondateur d'Elyzad, Elisabeth Daldou, une maison d'édition à Tunis fondée en 2005, explique que les maisons d'édition ne sont plus obligées d'envoyer leurs publications pour recevoir l'approbation du Ministère de la Culture. Azza Filali et Emna Belhaj Yahia ont toutes les deux publiées leurs romans aux éditions d'Elyzad et c'est grâce à cela que leurs romans, qui sont d'ailleurs écrits en français, ont pu être accessibles hors du pays. Aucune des deux œuvres n'a été traduite en arabe et elles ne sont donc pas lues par la majorité des Tunisiens arabophones et qui ne maîtrisent pas forcément la langue française.

4. Azza Filali

Azza Filali exerce en tant que gastro-entérologue à Tunis, et elle possède aussi un Master en philosophie qu'elle a passé dans une université parisienne. Filali est aussi connue comme journaliste et écrivaine s'étant essayé à différents genres : essais, nouvelles et romans. Son roman *L'Heure du cru* a reçu le Prix spécial du jury Comar. Elle a par la suite reçu en 2010, pour son roman *Ouatann*, le fameux prix Comar. Azza Filali vient d'un milieu privilégié, où son père faisait partie du mouvement de résistance pendant la guerre de libération tunisienne. Après l'indépendance, il a occupé le poste de ministre de l'agriculture, entre autres. C'est une des femmes de lettres tunisiennes qui s'exprime littérairement dans la langue de Molière, alors qu'elle habite de façon permanente à Tunis et par conséquent subit et vit sans doute des influences linguistiques et culturelles du milieu dans lequel elle vit. Depuis l'indépendance, Azza Filali écrit pour le journal tunisien *La Presse*.

4.1 *Les Intranquilles*

Les Intranquilles se déroule pendant la période qui suivit la chute du régime absolutiste de Ben Ali, une période pleine de turbulences et d'incertitudes. Cette incertitude postrévolutionnaire où les Tunisiens sont pacifiques ou « tranquilles » est un des thèmes du roman. Celui-ci est présenté par les différents personnages à mesure de leur ordre d'apparition successif. Il s'agit des voix d'hommes et de femmes, de classes sociales diverses dont les destins se croisent assez fréquemment. Les thématiques tournent autour de la façon dont les bouleversements extérieurs affectent non seulement les institutions étatiques mais aussi les vies des personnes. La langue utilisée dans le roman est le français, mais y figurent des noms d'une grande symbolique tunisienne : la région de Gafsa, qui a connu de multiples révoltes dans l'Histoire tunisienne et jouit d'une réputation de bonnes et hautes valeurs morales ; l'avenue Bourguiba, qui se trouve dans le centre de la capitale et où se tenaient la plupart des manifestations, sont autant de milieux qui reviennent à plusieurs reprises.

Puisque Bourguiba est le père de l'État moderne et le principal acteur dans ce qui sera le mouvement d'émancipation des femmes tunisiennes, il est bien évidemment normal qu'il détienne une place prépondérante dans tous les récits. D'autres noms de grandes personnalités tunisiennes tel que Taher Haddad sont également souvent mentionnés dans les

divers récits. Le mérite de Haddad est qu'il était un syndicaliste de grande réputation qui luttait pour l'émancipation de la femme tunisienne.

Le roman est de toute évidence une histoire sur le genre, mais aussi bien une critique sociale contre les inégalités dans la société tunisienne. Azza Filali décrit certains des différents mouvements qui étaient présents pendant la période de la Révolution de jasmin. Il y avait ainsi le mouvement des étudiants dont fait partie Sonia, un des personnages principaux ; ceux-là sont mal organisés mais pas moins passionnés pour autant. Il ne faut pas non plus oublier les mouvements clandestins qui voulaient plus que tout ségréguer les genres (clandestins car chassés par le régime de Bourguiba). Leur idéologie était stricte et même totalitaire, imposant des règles de conduite spécifiques et rigoureuses, et où les femmes n'ont pas leur mot à dire. Azza Filali parle d'un certain Mouvement qui a été formé par certains anciens représentants de l'ancien régime et qui avaient déjà montré leur mécontentement envers le régime de Ben Ali. Ils se dissocièrent donc de lui. Ils appartiennent à des classes sociales différentes.

Le lecteur rencontre d'abord Abdallah qui arrive à Tunis après avoir quitté son village natal de Redeyef contre sa volonté, mais par nécessité et pour pouvoir survivre. À l'époque, il travaillait en tant que mineur, mais ses liaisons avec le Parti unique l'avaient obligé à quitter sa région de naissance. Il a tout perdu : ses biens, sa maison. Quand les arrestations de masse ont commencé, Abdallah, qui a perdu sa femme et qui n'a plus rien, s'enfuit à Tunis. Il fait la connaissance de Zeinab qui l'emploie alors comme jardinier : « Elle portait un manteau bleu, soigneusement boutonné ; sur sa nuque, un chignon retenait une chevelure striée de gris ; Abdallah approcha : « Bonsoir, auriez-vous besoin d'un jardinier ? » (Filali 2014:8). Leur relation au départ demeure celle d'un travailleur et de son patron ; ils ne partagent rien de leurs vies personnelles, jusqu'au jour où Jaafar, le mari de Zeinab, se retrouve incarcéré et c'est là qu'Abdallah décide de raconter sa fuite vers Tunis : « J'ai quitté Redeyef lorsque les émeutes ont commencé ; quelques jours de plus et j'étais coffré. « Les gens de mon âge sont coupables d'avoir vécu. J'ai, toute ma vie, travaillé pour l'ancien parti au pouvoir ; quand la révolution a éclaté, on m'a pris ma maison, j'ai dû m'enfuir comme un voleur ! » (Filali 2014 :238). Abdallah qui est dans sa ville natale de Redeyef, travaillait comme mineur et était toujours loyal au parti au pouvoir sous le régime de Bourguiba comme celui de Ben Ali. Il perd tout quand la révolution arrive et comme de nombreuses autres personnes il est obligé de refaire sa vie dans l'anonymat de la capitale. Les mobilisations de la région de Gafsa ont eu

comme résultat des centaines d'arrestations, ceux qui pouvaient disparaître, comme Abdallah qui s'est caché dans l'anonymat de la capitale, l'ont fait (Allal & Geisser 2011 :67).

Zeineb, la petite bourgeoise, qui souffre de troubles mentaux qui provoquent souvent des malaises chez les autres, notamment chez son propre mari Jaafar, finit par se retrouver toute seule. Zeineb suivit les événements, calfeutrée dans sa chambre. « Elle prit un congé et refusa de recevoir le cortège d'amis et de parents venus humer l'odeur de charogne qui flottait dans la maison » (Filali 2014:177) Son mari Jafaar est en prison et sa fille Sonia la considère comme folle et s'enfuit chez sa tante. Zeineb semble incapable d'exprimer la moindre émotion. Elle attend que les jours passent et que ses émotions s'apaisent un peu.

Quand la Révolution de jasmin a commencé, Zeineb restait chez elle à lire ses précieux romans et se moquait de ce qui se passait à l'extérieur. Il apparaît évident qu'elle supportait mal la compagnie de son mari. Celui-ci s'exclame : « Tu ne t'intéresses même pas aux débats télévisés, le pays serait à feu et à sang que tu ne t'en rendrais pas compte ! Je parie que tu ne sais pas qu'on a un nouveau gouvernement ! » (Filali 2014:108). Zeineb préfère de loin les personnages littéraires aux personnes réelles. De plus en plus elle renonçait à être une mère, une épouse et une femme exemplaire ; la solitude lui semblait le seul moyen de survivre dans un monde qui change. Elle devient de plus en plus isolée, de plus en plus solitaire. Zeinab est une femme qui ne possède pas le pouvoir ni la capacité de mentalement saisir les troubles politiques qui affectent non seulement son pays, mais aussi sa vie personnelle.

Jaafar, lui, prend rarement sa femme en considération. Il s'énerve souvent et furieusement contre leur fille Sonia qu'il appelle souvent « ta fille ». Jaafar, qui travaille à la banque, est un homme colérique, il ne comprend pas sa femme et n'est pas proche de sa fille unique. La seule femme qu'il semble aimer est sa sœur F'tima, à qui il se confie pendant ses visites chez elle ou à la prison. Jaafar, lui, est sévèrement affecté par la révolution, car il finit en prison quand, à la chute du régime Ben Ali, furent dévoilées ses actions frauduleuses à la banque où il avait travaillé. Jaafar est une personne qui a prospéré sous le régime corrompu de Ben Ali, au lieu de verser dans les fonds syndicaux, il détourne l'argent pour son propre profit, il est le symbole d'un banquier corrompu et pourri qui a conduit à la chute du président.

Sonia, étudiante d'histoire, aime s'habiller en mini-jupe et en décolleté. Elle s'est fait agresser à plusieurs reprises pendant les manifestations :

Sonia arborait des tenues minimalistes et Zeinab ne formulait aucun critique lorsque sa fille sortait, cuisses découvertes, avec, pour tout vêtement, quelque tissu lui moulant le torse.

Un jour, à la station de bus, elle fut prise à partie par un groupe de dévots : « Espèce de pute ! Nous allons t'apprendre les bonnes manières, tu vas recevoir la tannée de ta vie ! (Filali 2014 : 19).

Elle est engagée dans le mouvement étudiant. Elle est fiancée à Hamza, un jeune employé de banque et collègue de Jaafar, le père de Sonia. Elle n'est apparemment pas très amoureuse de ce jeune Hamza mais elle voit chez lui le moyen d'obtenir un visa pour l'Europe. Son ambition de quitter la Tunisie était vouée à l'échec, car une fois que son père Jaafar se retrouve en prison, le fiancé décide de rompre les fiançailles : « - Alors, comme ça, ce vaurien Hamza a rompu vos fiançailles ? interrogea F'tima. Tu n'es pas assez bien pour lui ? Il a oublié que son oncle avait fait de la prison pour fraude fiscale, à l'époque de Bourguiba ? » (Filali 2014: 190) Sonia est en effet très affectée par les événements de la Révolution de jasmin, elle est engagée dans les protestations des étudiants. Durant les manifestations elle se fait intimider par la police et par « les barbus », c'est-à-dire des hommes membres du mouvement conservateur et religieux. Comme Yacoubi l'a souligné (2016 :268), le rapport fait par l'Instance Vérité et dignité conclue que la police ciblait les femmes pendant les révoltes et certaines souffraient de la violence sexuelle.

Latifa, une prostituée avec un grand cœur, ne supportait plus ce métier et décide de quitter le milieu de la prostitution : « Tu sais, j'ai souvent donné mon corps à des êtres qui ne me rendaient qu'indifférence. Mais, à trop bouffer l'indifférence, il arrive qu'on en meure, or je ne veux pas mourir » (Filali 2014 :147) Elle était autrefois mariée et s'est retrouvée abandonnée par son mari qui s'est enfuit en Italie. Quand la famille de son mari a chassé Latifa de la maison, elle s'est retrouvée marginalisée, obligée de se prostituer pour survivre, un métier qui n'est évidemment pas très bien vu de façon générale et surtout pas dans une société conservatrice comme la société tunisienne. Par conséquence, Latifa n'avoue jamais à Zeinab ses activités illégales de peur d'être rejetée : « - Je suis dans le commerce des peaux. – Naturelles ou artificielles ? insista Zeineb. – Je traite les deux » (Filali 2014 :123)

Cette femme de la nuit, marginalisée, se trouve en bas de l'échelle sociale. Cette marginalisation causée par l'exercice de sa profession mal propre fait qu'elle n'hésite pas à donner de l'aide à des personnes plus faibles et plus fragiles qu'elle-même. Quand le vieil Abdallah se fait harceler par un policier à Tunis, Latifa, sans le connaître, vient à son secours

et le présente comme son oncle. Le policier en question qui connaît fort bien Latifa et qui a beaucoup d'estime pour elle décide alors de laisser partir Abdallah avec « sa nièce ». Abdallah ne fait aucun jugement de valeur par rapport à Latifa et la manière dont elle gagne sa vie. Le vieux à son tour se confie à elle : « Pour elle, il évoqua ses longues années dans la mine, le goût crayeux du phosphate qui enduisait la gorge et se déposait au creux de la poitrine » (Filali : 84) Ils sont tous les deux marginalisés, elle en étant prostituée et lui en n'étant qu'un pauvre vendeur de fruits qui a eu la chance d'être employé par Zeinab comme jardinier quelques fois par semaine. Latifa, peut-être la plus marginalisée de tous et qui ne prend pas une part active dans les événements politiques est elle aussi touchée par les turbulences. Elle, comme Sonia, a été attaquée par « les vigilants » religieux, mais sauvée par Hechmi qui parvient à détourner l'attention du groupe, qui laisse Latifa s'en aller en lui crachant en plein visage en partant.

Hechmi et Abdallah, sont tous les deux originaires du village de Redeyef, mais ils sont de deux générations différentes et ne partagent pas du tout la même idéologie. À partir de 2008 dans la région de Gafsa, où se trouve le village de Redeyef, les mineurs se sont engagés dans les protestations contre le parti unique, des centaines ont été emprisonnés. Les raisons qui ont abouti aux manifestations sont que la population dans la région est jeune avec un pourcentage de chômage élevé (Allal & Geisser 2011 :64). Hechmi fait partie d'un groupe qui essaye de renverser le parti unique au pouvoir qui lui a volé des années de sa vie qu'il a passées en prison et où il a subi des agressions, même la torture : « Mains sur le ventre, il faisait le compte des crevasses, puis descendait vers le pubis, là où l'homme à l'uniforme avait, patiemment, chaque jour, durant des mois, gravé un nom avec le bout incandescent de sa cigarette. » (Filali 2014: 66). Son parcours, son histoire sont semés de troubles. Ses pensées vont vers sa mère qui est décédée, les années passées en prison, le retour au village, une fois libéré où il se retrouve aliéné des siens. Hechmi est un exemple du phénomène discuté par Yacoubi (2016 :269) à savoir des personnes qui supportaient le Mouvement de Ennahda et comme conséquence étaient incarcérées et torturées par l'État policier de l'époque.

Hechmi, à son tour a été agressé un soir. Latifa le croise et prend le rôle d'un ange-gardien. Elle l'accompagne à l'hôpital, où elle l'inscrit comme étant son frère, quelque chose qui ne lui plaît pas mais qu'il n'est pas en état de refuser, ni physiquement ni moralement. Latifa le soigne plus ou moins contre sa volonté : « C'est très aimable, mais ces attentions sont de trop ! Euh... pour ne rien vous cacher, votre présence me gêne » (Filali 2014:181). Quelque

temps après, c'est à lui de la sauver lorsqu'un soir elle est agressée par les 'barbus', un groupe d'hommes qui fait partie d'une organisation d'islamistes. « - Ces brutes ne s'en sont prises qu'à mon visage, l'un d'eux avait un scalpel ; après les gifles, il m'aurait lacéré les joues, vous êtes arrivé à temps » (Filali2014 :216). Hechmi a subi des violences sous le régime de Ben Ali, il a été torturé en prison et une fois qu'il a payé pour ces crimes, ceux d'être engagé dans un mouvement critique contre le régime absolu et totalitaire, il a eu du mal à gagner sa vie. Il est méprisé dans son village, sa femme l'a quitté pour un autre homme, celui qui avait en fait torturé Hechmi quand il était en prison. Il trouve refuge au nouveau Mouvement, jusqu'à ce qu'il comprenne que ce sont les mêmes personnes occupant de hautes positions du régime Ben Ali qui sont toujours là, dans des positions de pouvoir.

Dans *Les Intranquilles*, le thème des vêtements est d'un grand symbolisme et d'une grande importance car ils reflètent les changements sociaux et politiques en Tunisie à cette époque. Surtout c'est le personnage de Sonia qui représente ces changements sociaux, elle qui préfère s'habiller d'une manière révélatrice, se retrouvant ainsi de temps à autre dans des situations dangereuses. Pendant une manifestation elle se fait attaquer par les hommes « barbus », à cause de sa manière de s'habiller, qui veulent lui donner une leçon et lui apprendre les « bonnes » manières. Cet épisode dans le roman signale une intolérance envers les personnes qui ne s'habillent pas d'une façon considérée comme socialement acceptable. « Les barbus » sont des hommes aux valeurs traditionnelles, conservatrices, une piété qui se montre à travers leur manière de s'habiller, leurs longues barbes et les caftans traditionnels. Ces hommes s'auto-proclament en justiciers de confession musulmane, les protecteurs des valeurs islamiques. Latifa aussi devient la victime de « la justice » imposée par ces vigilants à cause de sa façon de s'habiller et à cause de son travail en tant que prostituée. Les femmes dans *Les Intranquilles* sont des victimes d'une société de plus en plus intolérante envers ce qui est considéré comme des influences occidentales et modernes. En 2014 Kalthoum Kannon, était l'unique et la première femme candidate à la présidentielle. Malgré le parcours incroyable de l'émancipation de la femme Tunisienne depuis 1956, la femme tunisienne a encore un bon chemin à parcourir avant d'être perçue et considérée comme égale de son compatriote masculin. Les questions de droits des femmes, la sécurité, de la violence domestique et sexuelle exigent toujours beaucoup d'attention.

5. Emna Belhaj Yahia

Emna Belhaj Yahia, née en 1945 à Tunis, est originaire d'un milieu aisé dans lequel les gens font souvent des études traditionnelles de théologie où la langue arabe est reine. Emna a pourtant choisi de faire des études supérieures de philosophie en France - et cela semble visible dans les questions philosophiques et existentielles que les nombreuses voix des narrateurs dans *Jeux de rubans* se posent. À son retour au pays natal, Emna Belhaj Yahia enseigne la philosophie à Tunis. Elle est aussi engagée dans des groupes féministes et à la Ligue tunisienne des droits de l'homme. À ce jour la romancière a publié quatre livres et a par deux fois reçu le Comar d'Or. Elle est co-fondatrice du journal *Nissa*. De plus, elle est extensivement impliquée dans les droits des femmes tunisiennes.

5.1 Les œuvres d'Emna Belhaj Yahia.

Emna Belhaj Yahia aborde souvent les questions féminines dans ses romans et le rôle des femmes dans la société tunisienne. Dans son livre *Chronique frontalière*, le lecteur suit la vie de deux femmes, leur vie et la dualité à laquelle elles font face dans leur vie quotidienne, passée et présente. Elles réfléchissent et comparent la vie passée, le temps colonial et la vie du présent qui est maintenant moderne et libre. Emna Belhaj Yahia fait le point sur la société et les relations humaines dans un monde changeant. Dans son second roman, cette femme de lettres prend un ton plus positif : « There is a strong sense that society is created by the characters themselves and not passively observed by them as they clash with its laws and prejudice » (Casmier: 115) a pu ainsi être résumé le ton de l'oeuvre de Belhaj Yahia.

Le voile est un thème qui revient souvent dans les romans de cette femme de lettres ou bien la question féminine. Dans *Jeux de rubans*, les personnages sont désorientés temporellement, le personnage principal de Frida devient même malade à cause des changements sociaux en Tunisie.

5.2. *Jeux de rubans*

Le roman est un récit où les personnages s'interrogent si les femmes tunisiennes ont ou non la liberté de décider pour elles-mêmes. C'est la question du droit au choix personnel. Les thématiques se focalisent sur la montée des partis fondamentalistes, religieux et conservateurs, suite à laquelle les libertés acquises par les femmes se retrouvent en péril. *Jeux de rubans* est un roman qui décrit l'histoire de Frida, une femme moderne, divorcée, qui vit une nouvelle relation amoureuse et qui habite avec son fils Tofayl qu'elle adore par-

dessus tout, tout en s'occupant de sa mère et en travaillant comme chercheuse. C'est une femme qui fait partie de la classe bourgeoise, francophone, pro-occidentale, privilégiée et de niveau académique élevé – chercheur en ethnologie et qui luttait pour trouver sa place dans cette nouvelle Tunisie qui allait se métamorphoser.

Le thème du voile occupe une place primordiale dans ce livre où le lecteur est amené à suivre l'histoire moderne du voile en Tunisie à travers les péripéties du roman. On remarque que la question du rôle de la femme est constamment abordée sous différents angles. Dès les premières pages l'on voit Frida, personnage principal, rendre visite à sa mère et rencontrer sur son chemin une petite chatte terrifiée après une agression causée par quatre grands chats. Une voisine qui passe dit à propos de la chatte : « C'est comme ça, dans la nature et partout ailleurs. Les femelles, toujours foutues. Elles servent à ce qu'on leur tape dessus » (Belhaj Yahia 2011 :11). Frida ressent une empathie pour cette chatte qui s'est fait brutalement molester par les chats.

Frida craint et déteste le conformisme. Elle a du mal à accepter qu'il y ait de plus en plus de femmes et surtout des jeunes qui décident de se voiler. Elle ne veut pas adopter les tendances culturelles contemporaines, elle a peur que l'acceptation et l'inclination de l'écrasante majorité devienne la norme, qui en soi conduira à coup sûr à l'intolérance. Il y a là un paradoxe dans le raisonnement de Frida, qui d'un côté a peur des tendances conservatrices et religieuses mais qui d'un autre n'a aucune patience, ni tolérance vis-à-vis des jeunes, surtout ceux qui choisissent de s'habiller dans une mode plutôt retenue. Le dédain qu'il y avait à l'époque de la jeunesse de Frida par rapport au port du voile est ce qui selon Imen Yacoubi, aujourd'hui est devenu un symbole d'idéalisation (Yacoubi 2016 :261)

Frida, qui est le produit de la politique d'émancipation promue par l'Etat tunisien, a du mal à tolérer les tendances traditionalistes et générales des jeunes femmes contemporaines de la Révolution de jasmin. En effet, elle trouve que ces femmes choisissaient la loi de résistance la plus simple : « (...) elles ont trouvé dans ce foulard blanc, rose ou pistache et ces quelques centimètres de plus dans la longueur des jupes, une aide précieuse » (Belhaj Yahia 2011:89). Bien que Frida comprît pourquoi les femmes décidaient de s'habiller de façon conservatrice, cela la heurtait et l'effrayait : « D'accord, mais comment être sûr que cet habit ne contient pas de nouveau, en germe, toutes les pages qu'on croyait définitivement tournées ? » (Belhaj Yahia 2011 :90).

Frida n'arrive pas à comprendre comment son fils adoré qui a été élevé par elle - une mère célibataire et combattante pour une société égalitaire et juste - puisse choisir une fiancée qui se conforme et retourne aux traditions ancestrales : « Elle est belle, mince, élancée, les yeux soulignés de noir, une touche de fard sur les pommettes, aussi souriante que lui. Mais sur la tête elle est en foulard. Oui, elle a bien un foulard sur la tête. Je ne les ai pas vus arriver » (Belhaj Yahia 2011 : 97). Frida pense que l'égalité face à l'éducation et à l'accès au travail pour les femmes sont une conséquence directe du « dé-voilement ». Cependant elle constate que les faits sont aujourd'hui plutôt l'inverse alors que les tendances sociales sont de plus en plus rétrogrades, ce qui n'est surtout pas ce qu'elle avait envisagé pour l'avenir de son pays. Frida est un produit du féminisme étatique de Bourguiba, qui grâce au Code du Statut Personnel, depuis l'indépendance en 1956, veillait sur les des droits des femmes (Yacoubi 2016 :257). Frida, qui est divorcée, craint un possible avenir où son mode de vie n'est plus accepté, ou la société rétrograde au lieu d'avancer.

C'est seulement à la fin du roman que Frida se rend compte que des idées d'émancipation ne sont pas nécessairement transmises de génération en génération ; à force de se tourmenter l'esprit elle tombe physiquement malade au point d'avoir des délires et c'est seulement quand la situation sociale changera qu'elle sera rétablie. Frida a beaucoup de mal à saisir cette société en mutation, elle a peur pour l'avenir de la femme tunisienne, elle a peur que les libertés qu'elles avaient eues sous le régime de Bourguiba soient révoquées. Partout autour d'elle elle voit les femmes qui s'habillent modestement et aux cheveux couverts. Frida craint que la tolérance envers elle qui s'habille différemment sera nulle. Frida est une des femmes dont parle Imen Yacoubi (2016 :270), et qui appartient à ce groupe de femmes inquiètes pour leur avenir.

Chokrane, la petite copine et le grand amour de Tofayl, est une étudiante universitaire voilée et qui s'habille très modestement, chose que Frida supporte mal. Cela devient un grand sujet de discussion entre la mère et son fils. Tofayl finit tout de même par affronter Chokrane par rapport à ses choix vestimentaires. Nous découvrons alors qu'elle avait pris la décision de porter le voile parce que cela lui donnait la liberté de se déplacer à sa guise dans la ville. Paradoxalement, elle s'adapte aux normes traditionnelles qui ont été imposées par une société conservatrice et cela dans le but d'avoir une plus grande liberté et autonomie – car finalement ce choix de porter le voile est apparemment bien le sien : « -Le jour où j'en ai eu assez de la

vulgarité des propos des mecs dans la rue, sur mon passage » (Belhaj Yahia 2011:147). Porter le voile devient une arme efficace de protection contre les regards hostiles et les commentaires insolents qu'elle entend dans la rue. Autrement dit, c'est comme si le voile transformait celle qui le porte en un caméléon qui devient invisible sur les places publiques. « Je n'affiche rien, je me contente de m'habiller comme bon me semble ! Mais chacun pense que l'habit de l'autre est là pour afficher quelque chose. Je porterai ces vêtements tant que j'y trouverai confort et protection et les enlèverai le jour où j'en aurai envie » (Belhaj Yahia 2011: 149). Chokrane décide de porter le hijab et de se vêtir modestement pour échapper aux regards insolents de certains hommes. Pour elle c'est un choix pragmatique, un moyen de devenir invisible pour pouvoir se déplacer librement dans la ville, le hijab devient une carte blanche. Quand un plus grand nombre de personnes idéalisent une certaine manière de se vêtir, le seul moyen de rester anonyme et invisible est de s'habiller comme eux. Le mépris du voile pour la jeunesse de Frida n'est pas le même que celui de Chokrane (Yacoubi 2016 :261). Selon Maryam Ben Salem, chercheuse en science politique à l'université de Sousse en Tunisie, le choix de porter le voile est un choix libre, une décision qui est prise soit au niveau individuel ou bien collectif, entre des personnes qui partagent les mêmes valeurs et souvent de la même génération. (Ben Salem 2010 :12)

Zubayda, la mère de Frida, une femme d'origine bourgeoise et qui est souvent mise en valeur par sa fille Frida et surtout pour le fait qu'elle s'est fait dévoiler à l'époque de Bourguiba, est adorée par sa fille : « Le dévoilement de Zubayda et des femmes de sa génération me semble normal, peut-être même flatteur et valorisant. Elle est la mère à moi et, en tant que femme, elle devient l'égale d'un homme. Quel beau cadeau ! » (Belhaj Yahia 2011 : 23). Zubayda, quant à elle, est une femme d'une grande beauté qui souffre de solitude car sa fille et son petit-fils, qui sont respectivement Frida et Tofayl, travaillent tous deux énormément. C'est ainsi qu'elle passe ses journées avec les jeunes femmes de compagnie : « J'estime qu'on me laisse trop souvent avec des femmes que je ne connais pas et qui ne sont jamais les mêmes. Dès que j'arrive à en chasser une, ils se débrouillent pour en trouver une autre » (Belhaj Yahia 2011: 79). Zubayda, représente cette génération de femmes qui ont été libérées par le féminisme étatique de Bourguiba. Elle a enlevé son voile, un acte qui pour Frida symbolisait l'égalité entre hommes et femmes, elle a embrassé la nouvelle société après l'indépendance. Zubayda a envoyé sa fille en France pour qu'elle puisse faire des études et être une femme indépendante, elle devient un symbole de la femme qui a profitée du CSP et du féminisme d'État de Bourguiba.

Zaydûn, le compagnon de Frida, originaire d'un petit village retranché, préfère habiter à Tunis, ville qui lui offre la possibilité de faire des rencontres sociales qui lui permettent de prendre l'ascenseur social. Zaydûn a quasiment été élevé par ses deux sœurs aînées : « Les jumelles ont pris une part tellement active à mon éducation qu'elles sont comme deux petites mères que j'ai eu la chance d'avoir, à côté de la vraie » (Belhaj Yahia 2011: 55). En conséquence, Zaydûn est un homme doux qui tient les femmes en grande estime, quand sa famille veut le marier avec une cousine, les deux refusent : « Cette jeune cousine est allée jusqu'au bout de ses études et exerce maintenant le métier d'avocate, spécialisée dans le droit des femmes » (Belhaj Yahia 2011:60). Il est ambitieux avec un esprit large et en conséquence il ne s'entend plus très bien avec les villageois, mais il ne renie pas non plus complètement ses origines. Zaydûn, après Frida, est le personnage le plus bavard dans le récit : il prend souvent la parole, il décrit leur rencontre, il affiche ses sentiments envers elle et il veille corps et âme sur son bien-être et sur leur vie commune. « Mais je n'arrive pas encore à la guérir de l'inquiétude qui l'envahit dès qu'elle perd le fil, dès qu'elle ne voit plus très clair ou ne comprend pas ce qui se passe, comme si elle devait être, elle, le garant de l'intelligibilité du monde », (Belhaj Yahia : 64) Zaydûn reste d'une manière la voix sainte dans l'histoire, il s'occupe de Frida, il maintient le contact avec Tofayl quand mère et fils ne communiquent plus.

Frida est présentée comme une femme de la génération Bourguiba, ce qui peut être interprété comme une femme sécularisée, qui lutte pour l'émancipation de la femme, pour les droits de l'homme et pour moderniser et éduquer la Tunisie. Le personnage de Frida, comme Emna Belhaj Yahia, a fait des études en France où Frida développe ses idées d'émancipation de la femme. La crise existentielle de Frida a sa source dans les changements sociaux et surtout en ce qui concerne l'avenir de la femme tunisienne. Elle a peur que la femme qui refuse le port du voile risque d'être jugée par un nombre important, voire même dominant de la population. L'angoisse de Frida s'exprime sous la forme de discussions avec son fils Tofayl, elle qui se pense être une femme moderne, d'esprit ouvert, juge l'apparence de Chokrane. Tofayl trouve sa mère condescendante, voire intolérante. Cela est trop aggravant pour Tofayl qui coupe toute communication avec sa mère. Quand Frida est malade son partenaire Zaydûn écrit une lettre à Tofayl pour l'inviter à rendre visite à sa mère, dans cette lettre il est enthousiaste pour cette révolution tunisienne et exprime une fierté envers son peuple : les Tunisiens.

6. Vêtements et apparence physique dans *Jeux de Rubans* et *Les Intranquilles*.

Le thème concernant l'aspect vestimentaire est central dans les deux romans analysés dans ce mémoire. Emna Belhaj Yahia laisse le personnage principal, Frida, porter la parole sur les inquiétudes concernant le rôle de la femme dans une Tunisie en métamorphose. Quand Frida apprend que son fils unique, Tofayl, sort avec la jeune étudiante Chokrane, qui s'habille modestement, jusqu'à même porter le voile, elle se sent trahie. Frida n'arrive pas à accepter le choix de son fils, leurs disputes deviennent amères au point qu'ils ne se parlent plus. Pour Frida, ce changement de mode symbolise les changements politiques du pays, ce n'est plus la « génération Bourguiba » qui dicte l'ordre du jour. Elle qui voyait sa propre mère se « dévoiler » ne peut pas comprendre que son fils lettré, élevé par elle, une mère célibataire, néanmoins chercheuse de métier, puisse choisir une fille qui porte le hijab pour petite amie. Selon Ben Salem parfois le choix des filles de se voiler est mal compris par leurs parents du fait que cette pratique de se couvrir était quasiment inexistante à leur époque. (Ben Salem 2010 :15)

Chokrane pour sa part a fait un choix pragmatique en ce qui concerne sa façon de s'habiller de manière traditionnelle. Pour elle, c'est un moyen de pouvoir se déplacer librement dans la ville, sans être harcelée par des hommes, dans le sens où le hijab, selon elle, la rend invisible et la protège des regards et des insultes insolentes de certains hommes. Chokrane soutient qu'elle s'habille de la manière qui lui convient pour autant de temps qu'elle estime nécessaire. D'après Maryam Ben Salem, porter le voile devient un symbole et une protection contre des agressions dans les transports en commun et sur la voie publique, ce qui explique bien pourquoi certaines femmes décident de se voiler (Ben Salem 2010 :22).

« Les barbus » sont mentionnés dans *Jeux de rubans* très rapidement, Emna Belhaj Yahia se concentre surtout sur l'aspect du port du voile, Frida remarque quand elle fait ses courses que les femmes avec le hijab sont de plus en plus nombreuses. Dans *Les Intranquilles*, Azza Filali laisse ces hommes avec des valeurs traditionnelles, voire intolérantes porter un jugement sur des personnes qu'ils ne considèrent pas assez pieuses. Pour eux, le gouvernement corrompu, immoral et totalitaire de Ben Ali doit laisser place au Mouvement du parti en exil Ennahda. Ils veulent une Tunisie qui retourne aux valeurs islamiques. Pour montrer leur appartenance à leur cause et leur valeur morale, ils laissent pousser leurs barbes et s'habillent en tunique classique.

L'intolérance envers ceux qui ne suivent pas cette mode modeste devient de plus en plus tangible, l'acceptation qui définit l'époque de Bourguiba, est de moins en moins présente, et le féminisme étatique semble lointain. Les deux romancières abordent la problématique des changements en Tunisie au travers des vêtements des personnages de leurs romans. Emna Belhaj Yahia place le voile au centre du récit, Frida voit dans le nombre croissant des porteurs de hijabs dans les rues comme un grand pas en arrière pour les femmes tunisiennes. Pour elle c'est la fin de la modernité du pays, elle a peur que l'intolérance soit reine et que les personnes comme elle, divorcées, indépendantes, n'aient plus leur place dans cette nouvelle Tunisie. Filali laisse Sonia, étudiante, symboliser la femme moderne, non-conforme qui essaye de suivre son propre chemin. Elle essaie de changer l'avenir pour elle et son peuple en participant aux manifestations qui ont précédé la chute de gouvernement Ben Ali. Le choix de porter le hijab est pour certaines femmes tunisiennes une manière de se protéger contre les agressions dans les lieux publics, dans la rue, à l'université, etc. Cela explique dans bien des cas ce désir de voilement, qui est un besoin de protection (Ben Salem 2010 :22).

7. Conclusion.

La question de l'identité de la femme est omniprésente. Encore une fois on ne peut pas s'empêcher de poser la question de savoir pourquoi certaines femmes tunisiennes d'aujourd'hui sont obligées de se cacher derrière un voile, alors que le pays vit de grands changements socio-culturels. Les aspects traditionnels et religieux semblent plus importants qu'avant la révolution.

Nos deux écrivaines abordent toutes les deux les changements sociaux et politiques qui ont bouleversé la société tunisienne, Belhaj Yahia explore avant tout l'aspect psychologique d'une femme et les effets sur sa famille proche face aux événements qui ont précédé la Révolution de jasmin. En suivant trois générations dont la plus vieille est Zubeyda, la mère de Frida qui se « dé-voile » déjà adulte, on voit un acte qui marque Frida profondément et lui donne un sens des valeurs et du pouvoir féminins dans une société religieuse et patriarcale, Frida qui se voit elle-même comme une femme moderne, lettrée et surtout tolérante, mais une tolérance de peu de valeur puisqu'elle tolère mal l'apparence de la jeune Chokrane. Frida passe par une crise psychologique où sa rationalité est mise à mal par rapport à l'incompréhension envers un monde qui à son avis va à reculons.

Azza Filali aussi attaque les aspects psychologiques dans *les Intranquilles*. Un des personnages principaux, Zeinab, est quasiment incapable de ressentir la moindre émotion, pas pour le mariage de sa fille Sonia, pas pour l’incarcération de son mari Jaafar et certainement pas pour la Révolution de jasmin. Filali focalise aussi son attention sur les groupes politiques qui se formaient pendant cette époque turbulente de la Tunisie : Sonia, l’étudiante, est engagée dans les protestations avec ses collègues d’université. Jaafar, le banquier, joint le mouvement pour avoir une possibilité d’échapper à la justice. Quant à Hechmi, lui, il rejoint le Mouvement pour se venger de son tortionnaire du temps où il était détenu en prison. Latifa, la prostituée au grand cœur, n’est pas engagée politiquement, mais elle s’engage avec les personnes ayant besoin d’aide, elle sauve Abdallah, Hechmi et même Zeinab qui en elle trouve quelqu’un qui ressemble à une amie.

Les vêtements sont un des thèmes les plus importants dans les deux romans. Dans *Jeux de rubans*, Frida a une peur du nombre croissant de femmes portant le voile et une peur d’un possible avenir intolérant, avec une politique rétrograde à l’horizon. Pour Frida, la culture, l’éducation, l’émancipation de la femme est en péril, cela est symbolisé par le nombre croissant de femmes qui portent le hijab. Pour elle, l’émancipation de la femme tunisienne a commencé avec le féminisme étatique de Bourguiba, quand sa mère se « dé-voile », alors Frida sent que finalement les femmes sont égales aux hommes. Elle-même a eu l’occasion d’aller étudier en France, grâce aux politiques de l’époque qui encourageaient les femmes à étudier. Quand Frida apprend que la petite amie de son fils Tofayl porte le voile, cela la rend malade -physiquement. C’est seulement quand la révolution commence à Tunis que Frida commence à aller mieux.

Azza Filali laisse Sonia, symboliser la jeunesse tunisienne. En effet, elle est moderne, s’habille d’une manière moderne, elle participe aux manifestations à Tunis et à plusieurs occasions elle se fait harceler par certains hommes, qui la trouvent vulgaire et inappropriée. Ces hommes, font partie du Mouvement - les sympathisants d’Ennahda, le parti conservateur qui a été clandestin sous le régime Ben Ali. Ces hommes, contrairement à Sonia, sont habillés de façon traditionnelle, avec de longues barbes, la plupart de leurs réunions prennent place autour de prières dans les mosquées.

Emna Belhaj Yahia aussi bien que Azza Filali ont toutes les deux créé des personnages romanesques féminins qui sont divorcées dans leurs récits respectifs. Chez Filali, il y a Latifa,

qui après que son mari de l'époque l'abandonne, commence à se prostituer pour survivre. Le divorce pour elle a des conséquences sévères et le seul moyen qu'elle trouve pour pouvoir mener une vie indépendante est de vivre grâce à son corps. Frida, aussi divorcée mais lettrée, a une carrière professionnelle comme chercheuse, ce qui lui permet d'élever son fils Tofayl toute seule. C'est justement cette liberté et indépendance qu'elle, en étant femme, a bien peur de perdre avec les changements sociaux du pays. On voit bien que Frida et Latifa, au-delà de leurs différences socio-culturelles, partagent les mêmes craintes sur l'avenir, surtout en tant que femmes divorcées.

Filali fait le point plus profondément sur les mouvements politiques qu'il y avait à l'époque de la Révolution de jasmin par rapport à Belhaj Yahia, bien que les deux romancières étudient les changements sociaux de cette époque. Leur démarche est d'analyser la femme tunisienne et son futur rôle dans une Tunisie post-dictatoriale. Elles sont toutes les deux de la « génération Bourguiba », formée en France. Elles écrivent en langue française, qui était obligatoire pendant l'époque postcoloniale quand la censure empêchait certains textes d'être publiés au pays, mais jusqu'à aujourd'hui aucun des deux romans n'a été traduit en arabe. De ce fait, un grand nombre des Tunisiens sont exclus et n'auront pas l'accès à ces romans qui traitent pourtant de leur pays natal et de cette si importante Révolution de jasmin.

Nous voulions savoir si la réalité est montrée dans les deux romans. Est-ce que Belhaj Yahia et Filali ont pris des positions personnelles dans leurs romans respectifs ? Il est impossible dans ce mémoire d'y répondre mais il serait certainement intéressant d'en effectuer une plus grande analyse.

8. Bibliographie

Allal, A et Geisser, V. « Tunisie : « Révolution de jasmin » ou Intifada ? » *Mouvements*, 66 (2), p 62-68, doi10.3917/mouv.066.0062.

Bejaoui. R, 2016. « *Figures de la marginalité dans trois romans de femmes Égypte/Maghreb* ». Thèse de doctorat. Université de Montréal.

Belhaj Yahia. E, 2011. « *Jeux de rubans* », Elyzad. Tunis

Casmier. R, 2011. “Emerging Narrative Worlds in Emna Belhaj Yahia’s Novels, *Cronique frontalière* (1991), *L’Étage invisible* (1996), *Tasharej* (2000, and *Jeux de rubans* (2011)” *The Journal of the Midwest Modern Language Association*, vol 48, no2, 2015. P.113-136

Chatti. M. « Masculin/féminin: Une question politique » *Expression maghrébines*, vol.14 no.2, 2015,pp 39-47. Project MUSE, doi : 10.1353/exp.2015.0016 <https://muse.jhu.edu/>

Daldoul, E. 2011. “Publishing in Tunisia: An Interview with Elisabeth Daldoul of Elyzad” <https://www.wordswithoutborders.org/article/publishing-in--tunisia-am-interview-with-elizabeth-daldoul-of-elyzad>

Filali. A, 2014. « *Les Intranquilles* ». Elyzad. Tunis

Gravet. C, 2017 « Comment la folie vient aux femmes. Personnages de folles dans quelques récits de Maghrébines : d'Isabelle Eberhardt à Leila Marouane » *Çédille*. Revista de estudios franceses, M7, 2017, 131-154

Gueydan-Turek. A, 2015 « Les Écrivains maghrébins francophones et l'islam- Constance dans la diversité » *Nouvelles Études francophones*, vol 29 no. 2, 2015, pp. 234-238. Project MUSE, doi:10.1353/nef.2015.0013

Kréfa. A, 2013 « La quête de l'autonomie littéraire en contexte autoritaire : le cas des écrivains tunisiens ». *Presse Universitaires de France*. 2013/14. Vol.4, p. 396-411.
<https://www.cairn.info/revue-sociologie-2013-4-page-395.LEM>

Mahfoudh. A, 2002. « Le roman tunisien de langue française entre tunisanité et désir d'interférences ».
https://www.openstarts.units.it/bistream/10077/6988/1/Mahfoud_LF_2002_2.pdf

Yacoubi. I, 2016. "Sovereignty from below state feminism and politics of women against woman in Tunisia". *Arab Studies Journal*. Vol 24. Iss 1. (Spring 2016) p. 254-274